

15^{me} Année
TOUS LES
JEUDIS

LA REVUE DE L'ÉCRAN

N° 490 B
23 Avril 1942
2 francs



Le Cinéma a voulu long-
temps ignorer ARLETTY.
Elle ne lui en veut pas. On
peut la voir en ce moment
dans LA FEMME QUE
J'AI LE PLUS AIMÉE



NOTRE PREMIERE EXPOSITION "DESSIN ET CINÉMA"

C'est donc samedi 25 Avril, à 14 heures, en notre local, 45, Rue Sainte à Marseille, que sera inaugurée notre première exposition humoristique « Dessin et cinéma ».

Le Ciné-Club qui, ne l'oublions pas, avait déjà organisé, voici un an, une réception des principaux exposants du Salon « Humour 41 », et *La Revue de l'Ecran* qui, au cours de dix-huit mois de parution, a donné une large place, chez elle, à l'illustration dessinée et à la caricature, ont pu constater quelle riche matière le cinéma offrait au dessin hu-

moristique. De là à penser organiser, en notre salle de réunion, une exposition d'œuvres ayant uniquement le cinéma comme sujet, il n'y avait qu'un pas. En dépit d'une préparation rapide, et du peu de temps que nous avons laissé aux dessinateurs pour nous envoyer leurs œuvres, nous pouvons, au moment où nous écrivons ces lignes être assurés d'une participation des plus intéressantes, parce qu'elle groupe, à côté d'artistes connus et ayant fait leurs preuves dans les diverses branches du dessin humoristique, de jeunes artistes, de nouveaux collaborateurs de *La Revue de l'Ecran*, dont le talent déjà sûr, attendait une consécration de cet ordre.

Nous pensons donc que tous ceux qui, nous lisant, s'intéressent au Cinéma, et peuvent se trouver à Marseille entre le 25 Avril et le 3 Mai ou à Monte Carlo entre le 12 et le 25 Mai viendront tous nous apporter l'encouragement de leur présence et de celle de leurs amis. Ils ne regretteront sans nul doute pas ce contact avec notre Ciné-Club, et éprouveront nombreux, nous l'espérons, le besoin d'y revenir.

Precisons que l'exposition sera ouverte tous les après-midis, de 2 h. à 8 h. et que l'entrée en sera gratuite. Un bureau y fonctionnera en permanence pour la vente des œuvres exposées. Tous renseignements sur l'activité du Ciné-Club y seront, en outre, fournis.

Mais la bonne surprise, celle qui nous ôta tous nos regrets, fut la venue du dresseur d'animaux et dompteur Dickson, qui s'occupa de la partie « animale » de quelques films célèbres, du *Miracle des Loups* à *Pasteur*, accompagné de son dernier sujet, la chienne Dyck, un superbe Gronendaël qui s'illustra durant la guerre, fut blessé, décoré et eût les honneurs de toute la presse. Après une intéressante conversation sur les animaux à l'écran, la parole, si l'on peut dire, fut donnée à Dyck, qui divertit et émerveilla l'assistance une bonne heure durant, par son intelligence et le degré de perfection jusqu'auquel Dickson a poussé son dressage.

Donc, séance imprévue, des plus intéressantes et qui termine en beauté ce cycle de réceptions, puisque la parole est maintenant, pour deux samedis, aux humoristes de notre exposition « Dessin et Cinéma ».

Ainsi que nous l'avons dit succinctement la semaine dernière, Habib Benglia vint nous voir lundi, et ce fut pour nous un plaisir que de connaître cet artiste sincère et complet qui, bien que consacrant au théâtre l'essentiel de son activité, n'en a pas moins tourné une dizaine de films au temps du muet, et pas mal d'autres depuis que le parlant nous permet d'entendre sa belle voix profonde.

Habib Benglia a maintenant des projets de mise en scène. Il en diffère encore, volontairement et pour assez longtemps, la réalisation, et veut les centrer uniquement sur une production coloniale, parce qu'il s'estime qualifié



Une mansarde à Montmartre ! c'est un des décors de Feu Sacré qui pourrait s'appeler « de la mansarde à la gloire ».

EST-CE DONC TELLEMENT AFFLIGEANT ?

C'est la question que j'en viens à me poser après avoir assisté à l'exécution sommaire, en bloc ou en particulier, par divers chroniqueurs, des films réalisés après-guerre.

Les plus féroces, il faut le noter, appartiennent à une certaine presse, par ailleurs parfois sympathique qui, parlant censément au nom d'une jeunesse dont on attend beaucoup, se croit appelée à tout sauver et à tout reconstruire. Est-ce dans ce but qu'elle se livre tout au moins dans le domaine du cinéma, à la plus vaine, à la plus sottise, à la plus stérile besogne de démolition ?

Je prends *L'Echo des Etudiants*, parce que son cas est typique, et parce qu'il appartient tout de même à la catégorie de ceux que l'on ne peut mépriser. Voici ce que l'on y lit :

« .. le cinéma continue à se vautrer dans la facilité et le mauvais goût... Cette nullité, cette pauvreté de notre production cinématographique n'est pas sans inquiéter, etc... »

« Jamais on n'avait vu le cinéma s'emparer si rapidement des pièces à succès pour en faire de mornes films. *Mamouet* et *Le Pavillon Brûlé*, films sortent dix mois après le succès des pièces. *Histoire de rire*, dix-huit mois. Bien entendu, les trois films susnommés sont de tristes navets, sans invention, sans trouvaille, tout en parlottes, avec quatre personnages qui se font des conversations dans des décors en papier. »

Et voici, sur le plan particulier :

« Jean Delannoy vient de terminer *Fièvres*, avec Tino Rossi. Maintenant, c'est au tour des spectateurs. »

Mais ça n'ira pas plus haut que 36° 5. »

« Jacques de Baroncelli va tourner un film sur Pasteur. »

Le découvreur de microbes n'avait pas prévu ce parasite. »

En tout cas, pour émaner de jeunes qui veulent tout renouveler, cette forme de critique a un fameux relent de déjà-lu. J'ai, pour ma part, assez scruent déploré ce genre d'esprit — même s'il m'est arrivé d'en rire — sous la plume de Henri Jean-son, de Michel Duran et de quelques autres qui, partiaux ou sincères avaient tout au moins l'excuse d'un autre talent et d'une certaine connaissance de ce dont ils parlaient.

par ANDRÉ DE MASINI

imitateurs estudiantins, ce qui semble compter avant tout, c'est de briller, fût-ce au prix d'une mauvaise action : le cinéma, ou le film en cause, ne sont qu'un prétexte.

Je le tiens aussi, pour méprisable, parce que sa gratuité, son ton définitif, le rend inapte à commander une quelconque amélioration. Je ne lui vois comme résultat possible que celui de persuader les spectateurs non assidus, ou non avertis, et les gens qui ne vont pas au cinéma, que ce ne sont qu'ordures que l'on projette sur les écrans, et que mieux vaut s'abstenir.

Au fait, ne projette-t-on qu'ordures ?

Certes, si l'on prend, parmi les films français vus depuis dix-huit mois, ceux qui émanent réellement d'après la débâcle, et qu'on les confronte avec tout ce qui se fit durant les deux dernières années d'avant-guerre, il faut convenir que l'on a profité du désarroi pour bâcler quelques innombrables choses, telles que l'on n'en voyait plus depuis quelques années. Mais si l'on veut retrouver parmi les films d'après-guerre, ceux qui constituent un spectacle agréable, qui ne soit ni avilissant pour l'esprit ni désespérant pour celui qui reconnaît et

goûte un film « bien fait », on peut tout de même aligner *La Fille du Puisatier* avec toutes les réserves qu'il comporte, *Vénus Aveugle*, à cause de tout ce que Gance et ses interprètes y apportèrent en vrac, du meilleur au pire; *Une femme dans la nuit*, *Romance de Paris*, *Mam'zelle Bonaparte*, *L'Age d'Or*, *Cartacalha*, pour l'honnêteté de leur réalisation; *Départ à zéro*, pour sa jeunesse et son originalité; *Madame Sans-Gêne*, une étonnante réussite commerciale, mais aussi un film très habilement construit, réalisé avec des moyens n'appartenant aux plus grands films d'avant-guerre; *Premier rendez-vous*, un adérable « Danielle Darrieux »; *Le dernier des six*, film policier de bonne classe; *Premier Bal*, curieux mélange, renouvelé des Américains, de sensibilité et de loufoquerie; *Péchés de Jeunesse*, avec Harry Baur, et, interprété par le même, cet extraordinaire *Assassinat du Père Noël*, l'œuvre la plus réellement cinématographique de cette série; *Nous les Cosses*, histoire fraîche et charmante, morale sans être ennuyeuse, prototype de ce que l'on devrait faire dans un cinéma rajeuni; *La maison des sept jeunes filles*, un aimable divertissement; *Le briseur de chaînes*, *Histoire de rire*, *Les Jours Heureux*, adaptations théâtrales réussies dans une excellente forme cinématographique et à l'agrément desquelles on ne peut boudier; *Fièvres*, un « Tino Rossi » qui surprindra heureusement; enfin, le dernier présenté, *L'Aflesienne*, dont nous parlons par ailleurs.

Tout cela reflète-t-il donc une telle facilité, un tel mauvais goût, une telle pauvreté, une telle nullité ? Que le spectateur qu'a, lui aussi, voix au chapitre, veuille bien nous le dire : Tout cela est-il donc tellement affligeant ?



Pierre Renoir et Fernand Gravey dans une scène d'Histoire de rire, un de ces « mornes films », de ces « tristes navets, sans invention, sans trouvaille, tout en parlottes, avec quatre personnages qui se font des conversations dans des décors en papier », selon L'Echo des Etudiants

4

ENCORE UNE REVENANTE

RAQUEL MELLER

La Revue de l'Écran a annoncé récemment que Raquel Meller qui, au cours des années 1924-1930 fut une des plus grandes vedettes du cinéma français et qui, depuis un certain temps, avait disparu de nos horizons artistiques sans qu'on pût savoir exactement ce qu'elle était devenue, allait reparaitre non pas sur nos écrans, mais sur la scène du Casino de Paris. Tous ceux qui ont vu et surtout entendu la sensible chanteuse espagnole vont se réjouir de ce retour qui ne se bornera peut-être pas à la scène d'un music-hall mais s'étendra jusqu'aux studios.

Raquel Meller ! Que de souvenirs sont attachés à ce nom ! C'est au lendemain de l'autre guerre que ce nom figura pour la première fois dans la presse française. L'ancien mime Paul Franck, qui dans la seconde partie de sa vie s'affirma un remarquable directeur de music-hall, aimait à accueillir sur sa scène de l'Olympia à côté des vedettes consacrées qui y avaient naturellement leur place, des débutants qui lui paraissaient dignes d'attention et des inconnus qui, connaissant déjà le succès hors de France n'avaient pas encore eu l'occasion d'être présentés au public parisien.

C'est à cette dernière catégorie qu'appartenait Raquel Meller. Elle avait déjà une honorable réputation, conquise à Madrid, à Séville, à Barcelone lorsque, mariée à l'écrivain Gomez Carrillo, elle arriva à Paris.

Engagée par Paul Franck, elle parut sur la scène de l'Olympia présentée par des articles habiles de journalistes amis de son mari : Nozière, Paul Reboux et quelques autres. Et immédiatement ce fut le grand succès. Le snobisme s'en mêlant, en quelques jours il ne fut plus question dans tous les milieux où l'on se flatte d'avoir du goût, que de Raquel Meller. Et ma foi ! cet engouement était justifié : agrément du visage et de la silhouette, qualité de la voix — « un filet de voix » disaient les plus sévères, mais « de cristal » précisaient ceux qui l'étaient moins — habileté à conduire cette voix, art de s'habiller, choix adroit des chansons, et par dessus tout un charme qui passant par-dessus la rampe atteignait aussi bien les délicats — ou pseudo tels — des loges que les simples des galeries et les étourdis du promenoir, Raquel Meller apportait au public blasé du grand établissement boulevardier quelque chose de nouveau, une bouffée d'air frais venue de la sierra castillane et des jardins d'Andalousie.

Cette bouffée d'air frais était si vive, que l'effet s'en prolongea auprès de tous les publics des différents établissements qui immédiatement s'arrachèrent l'artiste et cela d'autant plus irrésistiblement que la presse, toujours adroitement tenue en haleine par Gomez Carrillo, entretenait fort heureusement la sympathie quand ce n'était pas

l'enthousiasme.

Naturellement le cinéma ne pouvait rester indifférent à ce succès. Ce fut Henry Roussell qui le premier sut s'attacher Raquel Meller. Henry Roussell a découvert nombre d'artistes qui sont devenus des vedettes ou qui, avec de la chance auraient



pu le devenir : Emmy Lynn, Maurice Schutz, Claude France, Harry Baur (à qui il donna son premier rôle dans *L'Âme de Bronze*). Il n'en découvrit jamais qui ait donné plus d'espoirs que Raquel Meller, quand on la vit pour la première fois sur les écrans dans *Les Opprimés*. Pourtant le rôle de cette jeune fille de la haute noblesse espagnole, jetée dans le sombre drame se déroulant dans les Flandres et sur lequel planait le terrible duc d'Albe, dans une atmosphère qui rappelait étrangement celle du drame de Victorien Sardou *Patrie*, n'était pas très exactement fait pour la fille du peuple qu'est Raquel Meller. Elle y fut néanmoins assez touchante pour faire couler bien des larmes et pour donner à tout le monde cinématographique l'impression que l'écran français venait de s'assurer une vedette d'ordre international.

Cette impression se précisa dans le deuxième film qu'Henry Roussell lui réservait : *Violettes impériales*. Ici le personnage de l'héroïne convenait parfaitement à la nouvelle vedette, étant celui d'une petite marchande de fleurs de Séville qui devient une chanteuse célèbre, fêtée par toute la société parisienne du Second Empire à commencer par l'Impératrice Eugénie, sa protectrice et son amie.

A la veille de partir pour l'Espagne où il devait tourner les extérieurs de son film, Henry Roussell voulut bien me demander de l'accompagner, ce que je n'eus garde de refuser, vus le pensez bien. Et pendant une semaine, j'eus la chance de voir à l'œuvre l'excellent réalisateur et le bourreau de travail qu'est Henry Roussell et l'artiste dont tout Paris parlait.

Sensible, je m'en aperçus dès le premier jour, Raquel Meller l'est au point que sa timidité, en dehors du travail, confine à la sauvagerie. Avidement de solitude, elle sait instinctivement creuser autour d'elle un fossé que, sans même s'en apercevoir, chacun respecte. Et à l'abri derrière ce fossé, Raquel entre deux scènes tricotait, car elle est aussi une grande travailleuse, les yeux baissés sans rien voir de l'agitation, sans rien entendre du bruit que faisaient autour d'elle la troupe et la foule accourue pour voir ce que Séville n'avait encore jamais vu : une compagnie cinématographique en activité. Sobre autant que sensible, courageuse, ne se plaignant jamais ni de la longueur des séances de travail, ni de la chaleur — et pourtant ! — ni des exigences de son metteur en scène, au point qu'elle parait ne pas avoir de nerfs, Raquel Meller était très peu vedette.

Elle le redevenait, en dehors du travail, quand il s'agissait de défendre le fruit de ce travail et presque aussi bien que si elle fut venue d'Hollywood, elle savait faire respecter ses droits à la publicité : là aussi elle avait le don de creuser autour d'elle — et de son nom — un fossé.

5

Ce que fut le succès de *Violettes impériales*, non seulement pour Raquel Meller mais encore pour Henry Roussell et pour Suzanne Bianchetti, qui y tenait le rôle de l'Impératrice Eugénie, aucun de ceux qui s'intéressaient au cinéma en 1925 ne l'a oublié. Au lendemain de ce film, Raquel Meller pouvait tout espérer, tout entreprendre, tout réussir.

Elle s'en rendit très bien compte, peut-être même un peu trop facilement, mais elle ne sut pas, dans cette réussite, rendre à chacun de ceux qui y avaient contribué ce qui lui revenait. Elle crut qu'elle en était seule responsable et qu'il lui suffirait de paraître sur un écran pour retrouver ce succès. Elle fit encore un film sous la direction d'Henry Roussell, *La Terre Promise*, dont le scénario n'avait pas comme celui de *Violettes impériales* tout ce qu'il fallait pour plaire, mais elle le fit avec impatience et, avide d'indépendance, elle échappa à la tutelle de celui qui cinématographiquement l'avait faite, pour travailler avec des metteurs en scène qui, impressionnés par la vedette qu'elle était devenue n'avaient pas pour elle les exigences nécessaires de l'auteur de *Violettes impériales*. Et ce furent *La Vénérosa*, *La Ronde de Nuit*...

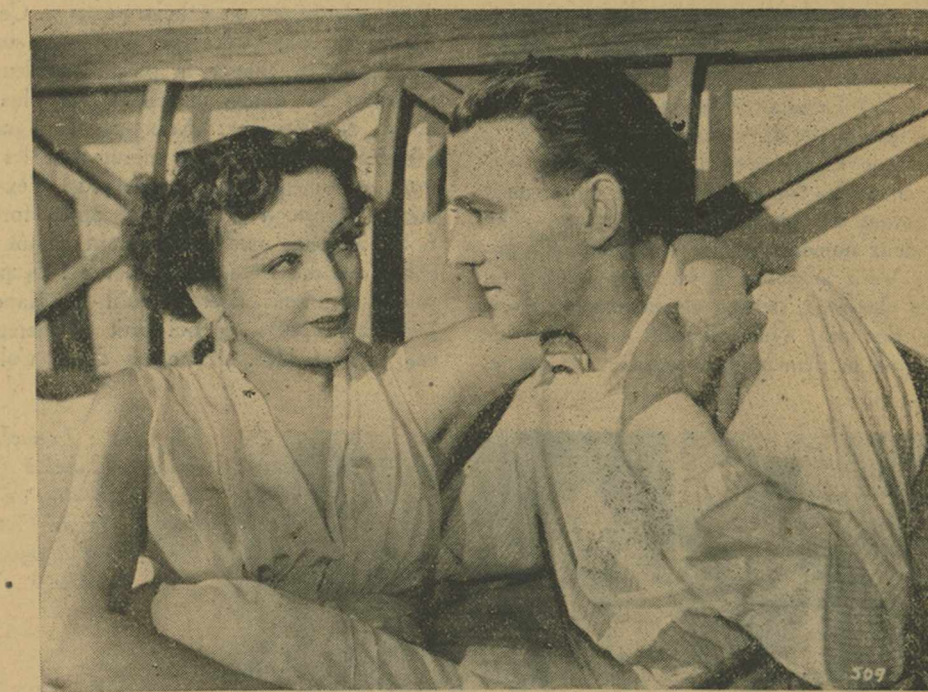
Et ce fut aussi une baisse de plus en plus sensible dans la sympathie du public. Si bien que Raquel Meller, ne trouvant plus le succès auquel elle aspirait et ne paraissant, pour ainsi dire, plus sur les écrans, revint à

Henry Roussell... et à *Violettes Impériales* dont elle tourna une seconde version. Mais entre temps, le cinéma avait acquis l'usage de la parole et, quand elle ne chantait pas Raquel Meller, gênée par son accent comme le fut Ivan Mosjoukine, se trouvait incapable de répondre entièrement à ce que le public attendait d'elle. La version parlante de *Violettes Impériales* se trouva d'ailleurs dans le cas de bien d'autres versions parlantes de films qui en version muette s'étaient affirmés victorieusement : inférieure au souvenir que chacun avait conservé de l'œuvre originale.

Raquel Meller dès lors ne parut plus sur les écrans, se contentant de chanter un peu partout ses chansons empruntées au folklore espagnol et avant toutes autres *La Violettera* et *El Relicario* à la popularité desquelles il lui était impossible d'échapper quelque envie qu'elle en eût, quelque effort qu'elle fit pour y arriver.

Et puis elle disparut des programmes français. Elle partit pour l'Amérique du Sud en 1937. Depuis lors on a dit qu'elle chantait en Espagne... On l'a dit. Aujourd'hui la voici qui revient sur les rives de la Seine ou plutôt sur les pentes de Montmartre où naquit sa réputation, où commença sa carrière cinématographique... Que Paris soit une fois encore favorable à la petite Violetta de *Violettes Impériales* !

René JEANNE.



Un couple qui fera rêver : Mireille Balin et Raymond Rouleau dans *La femme que j'ai le plus aimée*, film d'Yves Mirande, mis en scène par Robert Vermy.

L'ÂGE D'OR

En mettant de l'ordre dans de vieux papiers — ça m'arrive — j'ai retrouvé un paquet de vieilles actions des pétroles de l'Hinterland Oriental. Papiers tout juste bons à caler une vieille armoire, ça m'a fait sourire maintenant (ce n'a pas toujours été le cas) et cela m'a rappelé ce brave Dubé-lair qui dirigea cette société fantôme et qui fut amené par cette affaire à commettre une bien vilaine chose. Pourtant Dubé-lair n'était pas méchant homme, ni même malhon-nête. Il était surtout victime de l'influence de sa femme, Juliette, qui restait une petite bourgeoise ambitieuse et grisée. C'est pour cette affaire de pétrole que Dubé-lair avait cru devoir apprendre le turc et engagé — on ne sait pourquoi — une manucure russe. La manucure était arrivée un beau jour, jolie, impétueuse, étourdissante, les bras chargés des objets les plus hétéroclites qu'elle offrit à ses nouveaux patrons. C'étaient des lots gagnés à la Foire du Trône, où elle s'était arrêtée en passant. Entre temps l'affaire du pétrole avait fait faillite, mais Mme Dubé-lair, impressionnée par une chance aussi insolente engage quand même Véra, mais comme femme de chambre.

Afin de participer à sa chance ou plutôt de l'associer à la leur, reconnue plutôt déficiente, les Dubé-lair donnent à Véra un des deux billets qu'ils viennent d'acheter à la loterie de l'Exposition Universelle. En réalité, on ne lui donne le billet que moralement en nctant sur un morceau de papier, celui des deux numéros qui lui appartient. Ce papier, Véra le confie à un frère à elle, un noble classique, devenu classiquement chauffeur de taxi. Naturellement, la veine de Véra ne se dément pas, son numéro gagne.

C'est alors que Dubé-lair devint un malhon-nête homme : sur l'instigation de sa femme il prétendit que c'était leur billet qui était gagnant. Véra, furieuse, mais ne pouvant retrouver le papier en question, dut ravalier sa rage.

C'est alors que commença la grande vie. La famille Dubé-lair s'installa sur un grand pied : écurie de courses, commandites théâ-trale, journal, fondation de sociétés. Le malheureux de l'affaire fut que ce brave Dubé-lair choisit Lubercy pour gérer tout ça. Vous connaissez Lubercy, qui fut gé-rant de cercle. Je ne vous en dis pas plus ! Vous pouvez imaginer que le lot fondait comme neige au soleil tandis que le fils Du-bé-lair, Henri, fiancé à une petite étudiante expliquait à son père que l'argent ne fait pas le bonheur. Complétez le tableau avec la présence de Véra et de son frère. Car un vieux remords avait fait nommer l'ex-femme de chambre à la fonction d'inten-dante et son « frère » à celle de directeur du garage.

Dans des temps révolus on aurait dit : Tout cela faisait un « beau pastis ». Ce qui n'empêche pas Véra de continuer sur le chemin de la chance la plus scandaleuse : Dubé-lair lui donne un cheval, le plus to-quard de l'écurie : Arlequin, il gagne le grand-prix. Au fur et à mesure que les pa-trons se ruinent (une fois de plus) l'ex-ma-nucure s'enrichit et un jour, après fortune faite, annonce que Boris étant plutôt son fiancé que son frère, elle l'épouse ! Stupeur, fureur ! Henri déclare qu'il va flanquer Véra à la porte, ce qui était évidemment une joyeuse idée. Au cours d'une violente



discussion, il brise la guitare de Boris, un papier tombe par terre : le numéro du bil-let de loterie. Vous vous rendez compte de la confusion de Dubé-lair. Pour tout ar-ranger, les plaintes s'amoncellent contre Lu-bercy qui finit par être arrêté, le scandale éclate et Dubé-lair croit qu'il retrouvera le calme en restituant à Véra les miettes de ce dont il l'a frustrée.

Et en effet, le ménage éprouve un cer-tain calme dans leur modeste petit apparte-ment de naguère. Mais cette fois, c'est Vé-ra qui tient le cours des événements. Elle décide de se venger de ses anciens patrons. Sous la menace, elle les oblige à servir à sa table dans leur ancien hôtel particulier.

Mais Véra n'était pas plus mauvaise fil-le que Dubé-lair méchant homme. Tout ce-la n'était que plaisanterie qui ne dura pas trop longtemps... Le maître d'hôtel occa-sionnel s'asseyait bientôt à table et rentrait chez lui avec un nouveau titre : celui de directeur de la Société Agricole d'Entreprise que Véra venait de fonder. Pour la pre-mière fois il se trouva à la tête d'une affaire prospère, celle-là étant édifée sous le signe de la chance !

Tout cela n'empêche pas que men vaque! d'actions de la Cie des Pétroles de l'Hin-terland Oriental va m'être bien utile l'hiver prochain, pour allumer le feu !

R. de LECRAN.

L'ORCHIDÉE ROUGE



mée, malgré les consignes de secret qui ne purent être respectées, évolua sensiblement.

Qu'aurait-on dit alors si l'on avait pu connaître les résultats obtenus par Nica ? Il était parvenu à déceler toute une organi-sation et avait même en main une lettre perdue par la comtesse Ogolenska. Cette lettre aurait prouvé l'innocence... mais elle était chiffrée. Nica parvient à savoir où se trouvait le code secret : chez un certain pro-fesseur Castro. Il n'hésite pas, il y va, vole le chiffre. Il peut maintenant aller au Tri-bunal, il a enfin sa preuve.

Mais il était galant... et ce peut être fort dangereux d'être galant homme. Il rencon-tre sur la route la cantatrice Maria Doran-do, dont la voiture est en panne, il l'aide et est rejoint par les hommes de Castro. Vous pensez bien que ceux-ci, devant le danger qui les menace, n'hésiteront devant rien. Nica parvient à se faire passer pour un vo-leur d'autos. Il n'y a pas de demande d'ex-tradition contre lui (j'ai oublié de vous dire que cela se passait à l'étranger), il fait sa peine. Castro croit s'en être débarrassé ! Pas si vite, Nica est libéré, il va continuer ses démarches... mais cette fois-ci il est amoureux, la première leçon ne lui a pas suffi, il ne résiste pas au désir d'aller ap-plaudir Maria Dorando à l'Opéra. Les séides de Castro l'ont retrouvé... il glisse le code dans une orchidée rouge et la lance sur la scène.

Ce qu'il ignorait, c'est que le propre frè-

re de Maria était le secrétaire de Castro. Lorsque dans la soirée, il est chez elle et pense pouvoir reprendre le chiffre, Castro, qui a fait cerner la maison, le dénonce à la cantatrice comme un espion qui veut perdre son frère. Elle chasse l'ingénieur, le code est brûlé, aucune preuve dorénavant ne sau-vera le malheureux. Il renonce à la lutte et ne voulant pas passer pour un lâche s'ap-prête à regagner son pays pour y partager le sort de Laurenz.

Malgré tout, Maria est troublée, elle ap-prend que Castro a menti, elle parvient à décider son frère, il révélera la vérité. Mais avant d'avoir pu agir, il est assassiné.

Tout le monde crut bien la cause définiti-vement perdue. C'est alors, comme dans les films policiers, qu'apparut celui qui al-lait démêler l'inextricable : l'inspecteur Mo-ras reprit l'enquête à son début, analysa, compara, étudia sérieusement les données de Nica. Vous pourriez trouver dans les archi-ves d'Etat comment il eut l'inspiration qui lui permit de dévoiler toute l'affaire. Vous pensez bien que lorsque l'on sut que Bruns le veilleur de nuit sur qui reposait toute l'affaire, était un agent de Castro, l'accusation s'effondra. Le « professeur » fut mis hors d'état de nuire.

Nica put enfin être galant, amoureux, sans danger pour lui. Enfin, cela n'a plus au-cun rapport avec l'affaire de la F. N. G.

Evidemment, Maria Dorando est si belle que l'on peut, même après ce récit, envier Nica et accepter de passer par toutes les mêmes épreuves pour gagner la même ré-compense. Mais comme ces désirs-là ne sont que fantaisie de l'esprit et que Maria est fort heureuse en ménage, nous pourrions parler d'autre chose.

R. de L.

En haut : Maria Do-rando faillit porter malheur à Nica.



Il est parfois dange-reux d'être galant homme.

Le Clipper est arrivé

(De notre correspondant particulier)

On se demande ici quand la famille « Nick » Charles se reposera enfin. Dans *L'ombre de Nick* (*The shadow of the thin man*) Nick (William Powell), détective retiré des affaires (!) s'en allait tranquillement aux courses quand il découvre un jockey assassiné. Plus tard, un reporter est tué en d'étranges circonstances. Nick est sur la piste. Bien entendu, sa femme (Myrna Loy) l'aide toujours gentiment et gaiement, le jeune Dickie Hall est le digne fils de ce couple sympathique. Les policiers sont idiots comme d'habitude et n'attraperaient même pas une mouche avec du sucre ! Et le film continue en alternatives de rire et de mélodrame sur un rythme swing si je puis dire.

— On sait que William Powell s'est marié à près de cinquante ans avec la mignonne Diana Lewis qui n'a guère que vingt ans. L'autre jour, comme j'allais interviewer ce ménage qui démontre que l'âge mûr et la jeunesse peuvent être heureux, je perçus une commotion étonnante dans le hall de leur maison.



Est-ce pour amuser sa femme-enfant que William Powell a choisi une tenue pour le moins imprévue ? Qu'en pense Myrna Loy ?

— C'est probablement ma femme qui descend à cheval sur la rampe de l'escalier, fit tranquillement Bill.

— Et il m'a raconté une bonne histoire. Il était à Del Monte, en vacances avec sa femme et rentrait un soir vers le petit bungalow séparé qu'il avait loué dans un grand hôtel. Or, il y avait le feu dans le living-room. Voici William Powell qui, en compagnie d'autres pensionnaires de l'hôtel se met à essayer d'éteindre. Chacun croyait que son voisin avait prévenu les pompiers. A la fin Bill décroche un téléphone et demande au bureau de l'hôtel « si on allait bientôt s'occuper du feu ». L'employé n'y comprenant rien s'excusa et lui promit de le faire immédiatement.

Un instant après un garçon arriva avec une grosse brassée de bois pour la cheminée.

— D'Islande où il vient de débarquer après sa première patrouille en Atlantique nord un confrère m'apprend que le lieutenant Douglas Fairbanks Jr de la marine américaine a eu le mal de mer et un peu la frousse en chassant les sous-marins. Mais il a par contre un gros succès auprès des petites Islandaises qui font le siège de son

hôtel pour avoir des autographes. Elles ne se sont jamais dérangées pour des généraux ou des amiraux tout dorés, mais ce n'est pas tous les jours qu'on peut voir à Reykjavik une grande vedette d'Hollywood et en uniforme de marin, par dessus le marché.

— Barbara Hutton a fait cadeau à Cary Grant d'une salle à manger venant de chez un fameux ensemblier. Est-ce pour récompenser Cary de son joli geste ? Il vient en effet de donner à la Croix-Rouge tout ce qu'il avait gagné pour tourner son dernier film *Arsenic and old lace* (*Arsenic et vieille dentelle*).

Mais Barbara maigrit beaucoup ces temps-ci, plus que n'en exige le souci de sa « ligne » et ses amis s'inquiètent.

— D'ailleurs ce n'est pas la première fois que Cary Grant fait un don important à la Croix-Rouge ou à d'autres œuvres. Avant les 125.000 dollars d'*Arsenic et vieille dentelle* il en avait déjà offert autant qui lui venaient de son salaire dans *Philadelphia Story*.

E. G. Robinson a donné 150.000 dollars. Joan Crawford, Rosalind Russell, Myrna Loy, Ginger Rogers, Georges Murphy et Alan Marshall sont parmi ceux qui rivalisent de générosité ainsi qu'Annabella et Pat Paterson Boyer.

— Ceci m'amène à vous raconter une bien jolie histoire sur Loretta Young : Deux petites sœurs de Charité vinrent quêter chez elle, un certain après-midi. Comme elles s'en allaient en rangeant soigneusement un gros chèque, Loretta leur dit qu'elle allait les accompagner jusqu'à leur voiture.

Les sœurs sourient gentiment : « Nous n'avons pas de voiture », dirent-elles.

Loretta les regarda et ne cacha pas sa surprise. Elle habite le chic quartier de Bel-Air qui est au moins à dix ou douze kilomètres de la plus proche station d'autobus.

« — Comment êtes-vous venues jusqu'ici ? » demanda-t-elle.

« — A pied », firent simplement les religieuses.

Bien entendu elles s'en retournèrent dans la grosse limousine de Loretta et le lendemain, avant midi, on livrait une conduite intérieure toute neuve au couvent.

— Sur la porte du bureau où le Comte Oleg Cassini dessina les costumes du film *Tales of Manhattan* (*Contes de Manhattan*) on a fixé une pancarte qui dit « Miss

(fin page 10)

LA CRITIQUE

MAM'ZELLE BONAPARTE.

Nous savons depuis longtemps de quelle grandeur d'âme sont capables les grandes courtisanes qui depuis Marguerite Gautier nouent la chaînes des grandes amours. Cora Pearl n'échappe point à la règle. Elle est tellement conforme en tous points à ce code romantique qu'on ne peut s'empêcher de suivre l'histoire d'un œil protecteur. On attend, en vain, un incident imprévu, une saillie quelconque qui puisse happer notre intérêt et le tenir en suspens. Il nous faut bientôt déchanter. Cora Pearl ressemble comme une sœur à la Dame aux Camélias et si elle ne meurt pas à la fin, c'est que son partenaire est arrivé le premier. C'est dommage, car Raymond Rouleau expire froidement en récitant une tirade sur des cloches, inaudibles pour le spectateur, et en découpant sur l'écran son profil têtu. Je gage qu'Edwige Feuillère aurait mis à mourir cette grâce souveraine qu'elle apporte en toutes choses, de l'émotion et un soupçon d'intelligence. Mais cela, c'est la fin et avant il y a eu leur rencontre en forêt sous les auspices de ce bon Jérôme Bonaparte qui ne manque pas d'une certaine finesse, puisqu'il est le seul à ne s'être pas aperçu que nos deux héros ont passé la nuit à faire de la musique. Et pourtant... Tandis que Philippe de Vaudrey jouait la Sonate au clair de lune, Cora Pearl écoutait de toute son âme et sur son ravissant visage se dessinaient, en surimpression, les bois et les montagnes environnantes. Voilà bien le comble de la facilité. Et le conventionnel de l'histoire commence à peine. Ce jeune vicomte (car il est de bonne noblesse et ne résiste pas au plaisir de nous l'apprendre), donc, ce jeune vicomte conspire contre l'empire. Un soir, alors que la police arrêtait tous ses amis et lui-même, il réussit à s'échapper et se réfugia chez Cora. Evidemment, on l'y découvrira bientôt, il sera incarcéré dans une sombre forteresse et mourra dans les bras de sa bien-aimée. Ce qui est ennuyeux dans l'affaire, c'est que cette bonne et habile Cora lui apportait sa grâce et que le malheureux n'ayant pas eu la force de l'attendre avait tenté de s'évader...

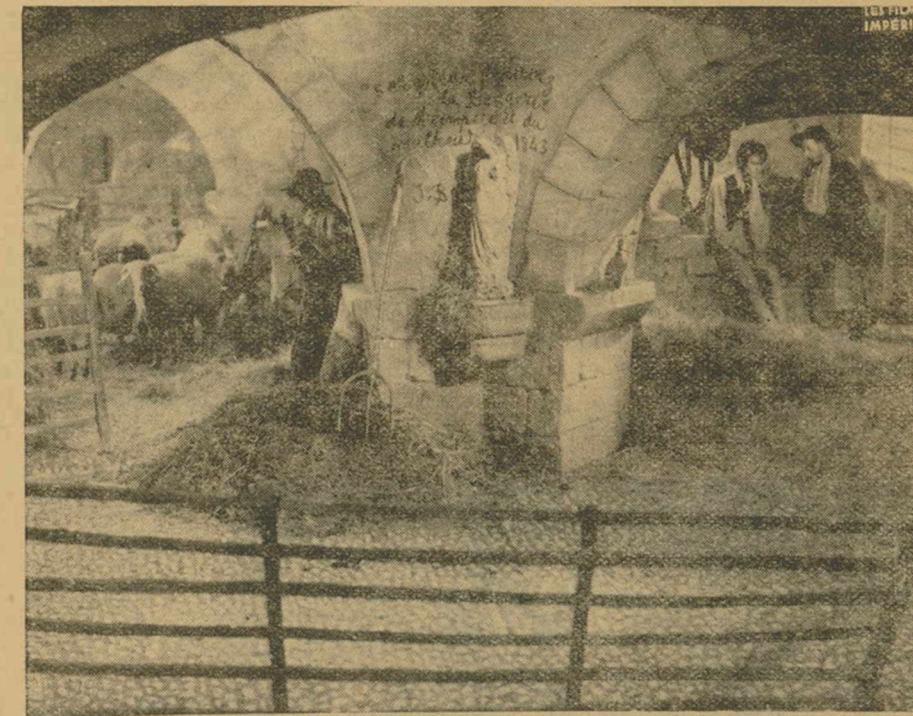
Triste histoire. Maurice Tourneur a réussi le miracle d'avoir des interprètes excellents, des décors et une figuration dont bénéficient rarement les films français et d'avoir fait un film sans aucune vigueur. Car c'est bien là ce qui manque à la réali-

sation : du nerf, un sens du rythme qu'il est loin d'avoir.

Mais Edwige Feuillère est belle et si bien habillée qu'on ne saurait s'en lasser. Aussi bien, c'est elle qu'on suit tout au long du film. Quelle parfaite comédienne, habile, intuitive ! et que ne lui fait-on jouer autre chose que ces drames où elle ne peut se renouveler ? De plus en plus gourmé, Raymond Rouleau lui donne sèchement la réplique. Guillaume de Sax est excellent ainsi d'ailleurs que Marguerite Pierry et Nina Sinclair. Monique Joyce est très naturelle dans ce personnage de fille arrivée et sa beauté un peu appuyée sert de repoussoir à la douce et spirituelle Edwige Feuillère. G. G.

L'ARLÉSIENNE.

De l'utilité qu'il y avait à tourner ou ne pas tourner *L'Arlésienne*, on pourrait discuter certes, mais le film est fait, il est une chose tangible, toute divergence serait oiseuse. Voilà certes une œuvre infiniment plus qu'estimable, on peut même affirmer que c'est ce que la zone libre a produit de plus solide depuis l'armistice. On a respecté à



Un des admirables décors, si authentiquement provençaux de *L'Arlésienne*. On reconnaît de gauche à droite, le petit Roland Péguier, Louis Jourdan et Delmont.

l'extrême la conception de Daudet, on l'aurait même intégralement respectée si la présence de Raimu n'avait « nécessité » quelques suppléments dans la formule pitrerie. En contre partie, probablement, on a supprimé une des pointes du drame, celle que le public attend pour y pleurer avec ravissement : la rencontre de Balthazar et de la Renaude. A-t-on eu peur que Delmont ne mange Raimu ? Il y a pourtant longtemps que c'est fait et même sans la classe de Delmont le mauvais goût de Raimu y aurait suffi. Je commence à croire ceux qui assurent que cet acteur a le talent inconscient. Lui que nous avons vu humain avec une justesse de note à s'en griffer la paume des mains, comment peut-il sombrer dans toutes les conventions du petit cabotinage des tournées de vingt-cinquième zone ? et je marche le ventre en avant, et j'écarte les jambes comme si j'étais à cheval, et je fais le pitre, et je tombe en tirant un coup de fusil, et j'ai l'air d'un gâteux !

Quel repos de voir à côté de ce grotesque délirant, Delmont qui trouve enfin un de ces vrais rôles que l'on semble craindre de lui accorder fréquemment. Delmont, c'est la mesure et du même coup l'extrême émotion. Son berger n'a même plus la taille d'un grand acteur, c'est Balthazar — personnage venu de la terre avec ses moutons, venu du fond de la tradition provençale. Personnage qui a renoncé au conventionnel en même temps qu'à la barbe de Père Noël, on se surprend à dire : comme c'est facile, parce que c'est si parfait que l'on ne voit même plus les traces du métier et du talent. On

CRITIQUE

(Suite)

ne peut en dire autant de Gaby Morlay, elle fait encore s'exclamer : comme c'est adroit, comme elle joue bien ! ce qui est évidemment un résultat tout à son honneur. Rose Mamaï a toujours été le centre de *L'Arlésienne*, tous les grands noms qui furent à la distribution s'y sont illustrés, Gaby Morlay continue la série. Elle connaît son affaire, elle sait les scènes qu'il faut monter et les monte et ne les rate pas; elle renonce à la tradition et retrouve même des accents nouveaux. Excellente idée d'oser jouer un rôle de mère, car l'on se prend à dire : qu'elle est jeune !

Jourdan aussi donne de Frédéric une silhouette nouvelle, peut-être le fait-il inconsciemment parce qu'il n'est pas allé au bout de son instruction cinématographique et qu'un Frédéric torturé intérieurement l'aurait dépassé. Toujours est-il qu'en jouant Frédéric sur la pointe des nerfs, en en faisant un jeune homme agacé et agaçant, un romantique passablement odieux, il restitue au héros qui meurt d'amour sa physiologie réelle. D'ailleurs, Louis Jourdan, avec son beau et intéressant visage, progresse de film en film, il deviendra un vrai jeune premier à caractère. Gisèle Pascal est adorablement jolie, pourquoi lui a-t-on fait croire qu'elle deviendrait vedette ? Ce n'est pas charitable. Pour nous, nous ne saurions nous en plaindre, il est si agréable de la regarder.

On voit aussi Charpin consciencieux, Moulin dont on peut attendre avec certitude l'éclosion, Maupi qui ne force pas et qui est drôle.

On voit la Camargue, des chevaux qui galopent, des paysages d'une beauté prenante. Tout ce côté provençal que l'on cubie dans *L'Arlésienne*, à force de carton-pâte et d'effets de théâtre est restitué par Allégret. C'est cela qui domine, qui donne à ce film son poids et son agrément, qui en fait quelque chose de charpenté, de sérieux on pourrait dire de rassurant.

R. M. A.



Jacques Terrane, dont nous ne sommes pas près d'oublier la révélation sans lendemain dans *La piste du Nord*

LA PISTE DU NORD.

Ce qui est surprenant pour un film pareil, c'est que l'ayant vu, on trouve peu de choses à en dire. Chaque détail y atteint un tel degré de précision, devient si conforme à la vérité qu'il nous apparaît comme la vie elle-même. Si bien que nous nous y habituons sans aucune espèce de reconnaissance avec le sentiment d'assister clandestinement à une tragédie qui nous dépasse.

Le roman de Constantin-Weyer nous conte l'histoire d'un industriel américain, Robert Shaw, qui après avoir tué l'amant de sa femme fut condamné à l'internement dans un asile. Il avait échappé à la chaise électrique grâce à la déposition d'un médecin aliéniste de ses amis qui réussit à le faire passer pour fou... Mais bientôt, avec l'aide de ses millions et celle de sa secrétaire, Jacqueline Bert, il parvint à s'évader et dès lors ils mirent tout en œuvre pour gagner la frontière par une des routes les moins fréquentées : celle du Grand Nord. Mais un guide était nécessaire à ces citadins. Un jeune trappeur, conquis par le charme de Jacqueline, accepta de se joindre à eux. Partis de Richardson avec une hâte que Louis Dumontier s'explique mal, tous trois arrivent à Fort Chamberlain, dernier poste de la police montée. Ils y trouvent le caporal Dal, chargé de faire respecter la loi sur les steppes glacées et qui est loin de soupçonner l'identité véritable de ses hôtes. Dal ne cache pas son admiration envers « cet ange descendu du ciel ». La caravane repartie, et comme s'il n'attendait que cela, le courrier arrive apportant un mandat d'amener contre Robert Shaw. Dal part à leur recherche pour les ramener quoiqu'il puisse lui en coûter... Et la poursuite commence. La pauvre Jacqueline ne pourra résister à tant de fatigue et mourra peu de temps après que les fuyards soient rejoints par un Dal épuisé. Et les trois hommes s'en iront vers de nouvelles existences.

On ne peut résumer ainsi en quelques lignes, toute la poésie et toute la rudesse aussi d'un tel sujet, que Jacques Feyder a compris puis traduit dans ces images d'une netteté, d'une justesse admirables. Tout concourt à faire de cette œuvre quelque chose de fort, de solide et d'extrêmement fidèle au modèle. Tout, depuis la première par-

tie réalisée avec une exactitude et un rythme rarement atteints dans le cinéma français, jusqu'à la mort de Jacqueline traitée simplement et sans emphase, en passant par cette extraordinaire course à travers le Grand Nord.

L'interprétation soutient magnifiquement le sujet. Michèle Morgan, si étrange et si belle communique au rôle de Jacqueline sa vive personnalité. Pierre Richard Willm, lui-même gagné par cette bienheureuse contagion, joue avec plus de discrétion. Et comme il a raison ! Sa violence impetive, sa veix, son jeu tombent toutes les fois à côté de son personnage. Mais Charles Vanel bourru, tourmenté, malade de fatigue, amoureux enfin de cette frêle jeune fille, Charles Vanel, pleurant ses chiens morts, Charles Vanel, enfin, est magnifique. Et Jacques Terrane témoigne d'une virilité, d'un charme et de cette forme de talent qui manquent toujours chez nous. Arlette Marchal, Henry Guisol, Max Michel, Brochard et beaucoup d'autres ne jouent qu'un rôle secondaire avec toutes les ressources de leur métier. G. G.

Le Clipper est arrivé...

(Suite de la page 8)

Gene Tierney n'est pas admise dans ce bureau pendant les heures de travail.

Il n'y a pas encore bien longtemps que Gene est mariée au Comte. La première fois qu'elle a accepté de sortir avec lui elle avait mis une robe de soirée Empire, à la Joséphine, qu'elle avait dessinée elle-même. Elle croyait lui faire voir qu'elle aussi était bonne modéliste. Et il lui a dit, gentiment évidemment, qu'il la trouvait horrible là-dedans, qu'elle ressemblait à Betty Boop et qu'elle devrait porter des robes plus simples.

Et ils se sont mariés et sont très heureux. Je n'ose pas conseiller la méthode à ceux de mes lecteurs qui vont rencontrer l'âme sœur.

Hilary CONQUEST

LA REVUE DE L'ECRAN
43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE
Rédacteur en Chef : Charles FORD.
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

Abonnements :

France : 1 an : 65 frs, 6 mois : 35 frs.
Suisse :
Kursaal 25, Montreux :
1 an : 10 frs suisses ; 6 mois : 6 frs ;
le numéro : 30 centimes.

Etranger U. P. :
1 an : 130 frs, 6 mois : 75 frs.

Autres pays :
1 an : 160 frs, 6 mois : 85 frs.

43, bd de la Madeleine, Marseille
(Chèques Postaux : A. de MASINI,
C. C. 486-82)

SOUPE AUX CANARDS



Paul Gordeaux a fait un grand article sur *L'Arlésienne*. Il termine ainsi :

Parmi les autres interprètes, il y a encore l'excellent Charpin, Maupi, Henri Poupon, le petit Pegurier, Charlay, Gerlata, et pour jouer Mitjio un vrai guardian Charles Morin.

Voilà donc quelques petits changements d'état-civil. Maupi a reçu une lettre de trop, Charlay une lettre en moins. Quant au « vrai guardian » Charles Morin, qu'en pense notre ami Charles Moulin ?

Panoramique qui consacre une grande partie de ses colonnes au cinéma, vient de se livrer à de véritables acrobaties orthographiques. Écoutons-le parler du cinéma allemand : « Il fallait un *Angle Bleu* de I. Von Stembetz... Il fallait un *Fanning* de Falest... Il fallait un *Opéra de Quat* sous... et plus loin : « un film de Léontine Pagan ».

Les non-initiés auront certainement du mal à retrouver *L'Angle Bleu* dans cet *Angle* et Joseph von Sternberg dans cet I. Von Stembetz. S'il est facile de rectifier un *Fanning* en *Jannings* et une *Léontine Pagan* en *Sagan*, il est plus malaisé de retrouver G. W. Pabst en « Falest ».

LES ASSURANCES FRANÇAISES
Risque de toute nature
DIRECTEUR PARTICULIER
Maurice BATAILLARD
81 rue Paradis
Tél. D. 40 00

VERS LA MER
ODET HAYLTON
Produits de Beauté

NOUVELLES DE PARTOUT

Gabriel Gabrio va faire sa rentrée à l'écran dans *Les Visiteurs du Soir* que Marcel Carné réalise depuis le 15 avril.

Jean de Limour vient de commencer la réalisation de *L'Homme qui joue avec le feu* d'après un scénario de Pierre Guertais et Pierre Hosi, avec Jacqueline Lauzier, Ginette Leclerc, Jean Davy, Georges Marchal, Marthe Mellot, Aimé Clariond.

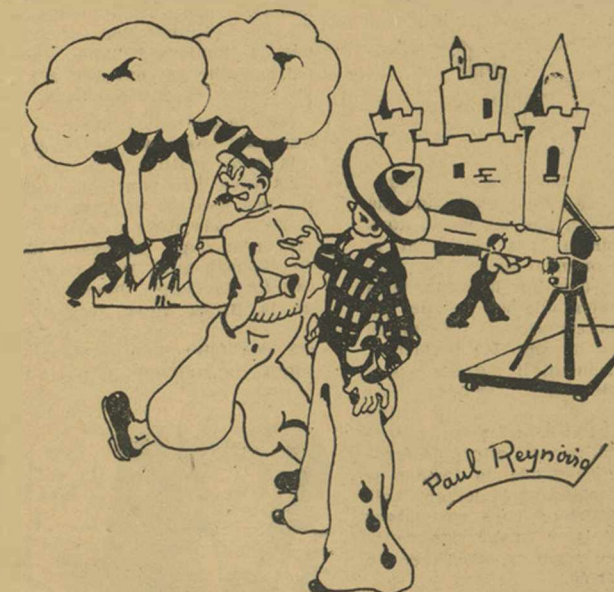
Après *La Maison des Sept Jeunes Filles*, nous aurons bientôt huit hommes dans un château de Richard Pottier avec René Dary et Georges Grey.

Le film que Réda-Caire va tourner en français et en arabe s'appellera *Ali, fils du Sud*.

Une nouvelle bien invraisemblable nous parvient d'Amérique : Charlie Chaplin aurait l'intention de tourner les aventures de Landru... Le scénario serait composé par Orson Welles. Et Charlie porterait la barbe...

Josephine Baker est gravement malade à Casablanca. Elle se trouve dans une clinique et a dû abandonner tous projets artistiques.

Yvonne Printemps et Pierre Fresnay vont bientôt tourner *Histoire d'Amour* d'après un scénario de Léopold Marchand.



— Pour la scène d'extérieur, s. v. p. ?
— Dans la pièce à côté !

Georges GOIFFON et WARET
51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38-26
SPÉCIALISÉS DANS LES CESSIONS DE CINEMAS

trou, âgé de 60 ans, qui fut le héros de nombreux films comiques sous le sobriquet de Doublepatte. Il était le partenaire de Harald Madsen (Patachon).

Jacques Natanson, cinéaste connu, s'est suicidé à Nice. Il avait écrit de nombreux scénarios et avait collaboré à plusieurs productions.

Paris-Soir affirme que Don José Mojica est entré au couvent.

Bernard Roland va tourner le film sportif *Le Grand Combat* qui sera supervisé par Henri Decoin.

Parmi les nombreux projets de Marcel L'Herbier, on cite celui de tourner *Solange* de Solange Bussi avec Edwige Feuillère et Raymond Rouleau.

Jean Boyer qui doit tourner *Le Château des Brouillards* de Roland Dorgèles, va également réaliser *Le Marquis de la Dèche* d'après un scénario du même auteur. Jean Tissler en serait le héros.

A MONACO

Le dernier film d'Yves Mirande *La Femme que j'ai le plus aimée* vient d'être donné en première projection mondiale au Cinéma des Beaux-Arts.

Éminemment spirituelle, menée rondement pleine d'imprévu et de situations cocasses, cette œuvre mérite d'être applaudie. Arletty, Noël-Noël, Lucien Baroux, Mireille Balin, Michèle Alfa, Jean Tissler et René Lefèvre y campent des personnages vrais, au travers desquels ils laissent percer leurs personnalités si diverses.

André Luguet, Simone Berlan, Raymond Rouleau, Aimos, Renée Devillers, Maurice Escande, Marcel Vallée, Charles Grandval, Bernard Blier et Berzeron y traient des silhouettes plaisantes ou typiques et donnent à ce film une homogénéité d'interprétation remarquable.

Jean DANERIEL

PEINTURE DECORATION
ADY
THEATRE APARTEMENTS-BARRIÈRES
ATELIERS : 14, Rue de la République
BUREAU : 2, Rue Vignon-Lafitte
TÉL. C. 1486 MARSEILLE

Petites Annonces

La ligne de 33 lettres, espaces au signe :

Demandes d'emploi : 4 Frs.

Autres rubriques : 7 Fr. 50.

*

A VIAGER OU COMPTANT
VENDEZ : Immeubles, Villas, Propriétés, en les confiant à MAZEAU, 45, boulevard Longchamp (Tél. : N. 46-21), qui fera un réel effort publicitaire entièrement à ses frais pour vous obtenir l'offre la plus élevée.

LES PROGRAMMES DE LA SEMAINE MARSEILLE

ALHAMBRA Saint-Henri. -- Programme non communiqué.
ALCAZAR, 42, cours Belsunce. -- Le monde tremblera.
ALHAMBRA, Ste-Marguerite. -- Programme non communiqué.
ARTISTICA, L'Estaque-Gare. -- Allo ! Janine.
ARTISTIC, 12, boulevard Jardin-Zoologique. -- Le brigand bien-aimé.
BOMPARD, 1, boulevard Thomas. -- Programme non communiqué.
CAMERA, 112, La Canebière. -- Pour le maillot jaune.
CANET, rue Berthe. -- Programme non communiqué.
CASINO, Mazargues. -- Le brigand bien-aimé.
CASINO, Saint-Henri. -- Programme non communiqué.
CASINO, Saint-Louis. -- Feu de paille.
CASINO, Saint-Loup. -- Programme non communiqué.
CENTRAL, 90, rue d'Aubagne. -- Adieu pour toujours.
CESAR, 4, place Castellane. -- Anges aux figures sales.
CHATELET, 3, avenue Cantini. -- Programme non communiqué.
CHAVE, 21, boulevard Chave. -- Ferme.
CINEAC, Petit Marseillais, 74, La Canebière. -- Kentucky.
CINEAC, Petit Provençal, cours Belsunce. -- Miss Preston.
CHEVALIER-ROZE, rue Chevalier-Roze. -- Programme non communiqué.
CHIC, Belle-de-Mai. -- Les aventures de Tom Sawyer.
CINEO, Saint-Barnabé. -- Rosalie.
CINEVOG, 36, La Canebière. -- Rose de Broadway.
CINEVOX, boulevard Notre-Dame. -- Le monde est merveilleux.
CLUB, 112, La Canebière. -- La femme aux tigres.
COMEDIA, 60, rue de Rome. -- Elles étaient douze femmes.
COSMOS, L'Estaque. -- Incendie de Chicago.
ECRAN, La Canebière. -- L'aventure de minuit.
ELDO, 24, place Castellane. -- Croiseur Sébastopol.
ETOILE, 21, boulevard Dugommier. -- Hurricane.
FAMILIAL, 46, chemin de la Madrague. -- Programme non communiqué.
FLOREAL, Saint-Julien. -- Programme non communiqué.
FLOREOR, Saint-Pierre. -- Marseille mes amours.
FORUM, Endoume. -- Alerte au bain.

GYPTIS, 19, rue Saint-Claude. -- Le Club des foupirants.
HOLLYWOOD, 36, rue Saint-Ferréol. -- Cartacalha.
IDEAL, 335, rue de Lyon. -- Zaza.
IMPERIA, Vieille-Chapelle. -- Serge Panine.
IMPERIAL, rue d'Endoume. -- Des hommes sont nés.
LACYDON, 12, quai du Port. -- Danube bleu.
LENCHE, 4, place de Lenche. -- Programme non communiqué.
LIDO, Montalivet. -- Flambeau de la liberté.
LIDO, Saint-Antoine. -- L'étrange Suzy
LUX, avenue des Chartreux. -- Programme non communiqué.
MADELEINE, 36, avenue Maréchal-Foch. -- Anges aux figures sales.
MAJESTIC, rue Saint-Ferréol. -- L'âge d'or.
MASSILIA, 20, rue Caisserie. -- Programme non communiqué.
MODERN, La Pomme. -- Programme non communiqué.
MONDAIN, 166, boulevard Chave. -- Programme non communiqué.
MONDIAL, 150, chemin des Chartreux. -- Croiseur Sébastopol.
NATIONAL, 229, boulevard National. -- Programme non communiqué.
NOAILLES, 39, rue de l'Arbre. -- Dernier round.
NOVELTY, quai Maréchal-Pétain. -- Duc de West-Point.
ODDO, boulevard Oddo. -- A. Hardy millionnaire.
ODEON, 142, La Canebière. -- L'âge d'or.
PALACE SAINT-LAZARE. -- Mr Smith au Sénat.
PATHE-PALACE, 110, La Canebière. -- La femme que j'ai le plus aimée.
PHOCEAC, 38, La Canebière. -- Alerte la nuit.
PLAZA, 69, boulevard Oddo. -- Fils de Frankenstein.
PRADO, avenue du Prado. -- Le dernier des six.
PROVENCE, 42, boulevard de la Major. -- Programme non communiqué.
QUATRE-SEPTEMBRE, place du 4-Septembre. -- Retour à la vie.
REFUGE, rue du Refuge. -- Programme non communiqué.
REGENCE, Saint-Marcel. -- La grande ville.
REGENT, La Cavotte. -- Programme non communiqué.
REGINA, 209, avenue de la Capelette. -- Port-Arthur.
REX, 8, rue de Rome. -- La femme que j'ai le plus aimée.
REXY, La Valentine. -- Programme non communiqué.
RIALTO, 31, rue Saint-Ferréol. -- Ramuntcho.
RIO, L'Estaque-Rio. -- La Piste du Sud.
RITZ, Saint-Antoine. -- Etrange sursis.
ROXY, 32, rue Tapis-Vert. -- Sous-Marin D. I.
ROYAL, 2, avenue de la Capelette. -- Programme non communiqué.
ROYAL, Sainte-Marthe. -- Une femme sans passé.
SAINT-GABRIEL, 8, cours de Lorraine. -- Trois hommes dans la neige.
SAINT-THEODORE, rue des Dominicaines. -- Programme non communiqué.
SPLENDID, Saint-André. -- Musique de rêve.
STAR, 29, rue de la Darse. -- Café métropole.
STUDIO, 112, La Canebière. -- L'orchidée rouge.
TIVOLI, 33, rue Vincent. -- Petite Princesse.
TRIANON, Saint-Jérôme-La Rose. -- Hôtel Impérial.
VARIETES, rue de l'Arbre. -- Trois camarades.
VALUBAN, rue de la Guadeloupe. -- Mon père et mon popa.



L. R. à Annecy. -- Votre lettre a été transmise. Vous avez raison de vous méfier de cet individu qui est totalement inconnu dans les milieux cinématographiques. D'ailleurs, un monsieur qui se promène à Annecy et engage des jeunes gens pour tourner en Amérique ne peut être qu'un vulgaire escroc. Envoyez-nous votre lettre pour Hilary Conquest, nous ferons suivre.

Brigitte B. à Monaco. -- Raymond Rouleau se trouve à Paris, il tourne souvent et on voit ses films sur tous les écrans. Les plus récents sont Premier Bal, L'Assassinat du Père Noël et Mam'zelle Nonaparte.

G. B. à Marseille. -- Nous avons souvent parlé de Jovet, mais nous n'avons pas encore eu l'occasion de lui consacrer une étude. Pour La Maison des Sept Jeunes Filles, nous en avons publié une critique et nous en avons parlé à différentes reprises dans d'autres articles. Tempête a été réalisé par Bernard-Deschamps, Le Monde tremblera par Richard Pottler et L'Affaire du Courrier de Lyon par Maurice Lehmann.

Claude F. à Marseille. -- Puisque vous avez déjà eu l'occasion de vous casser un peu les reins, nous ne vous dirons pas ce qu'est le métier et comment on y peut parvenir, vous êtes sur la route, vous voyez combien elle est longue. Du reste, vous comprenez vous-même la nécessité d'apprendre le métier. Malheureusement, il n'existe pas à Marseille de cours sérieux ; sérieux dans le sens d'une utilité pratique. A Nice, certains groupes semblent faire un effort intéressant, nous en avons du reste chaque fois parlé dans la Revue, mais nous ne saurions vous encourager à vous déplacer pour des cours dont on ne peut encore juger de l'exacte portée.

Illisible qui veut des numéros de février. -- Merci, mais il nous faudrait votre nom et votre adresse.

CHIRURGIEN-DENTISTE
2, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 3 heures
Travaux Or, Acier, Vulcanite
Assurances Sociales

Christiane D. à Oran. -- Je vous en prie, ne nous faites pas répéter ce que nous disons sans exception toutes les semaines dans ce courrier. Pour écrire à Pierre Renolt, vous prenez une carte Interzone, vous écrivez en laissant l'adresse en blanc, vous la mettez sous enveloppe à notre adresse et nous la faisons parvenir !

René V. à Limoges. -- Voici l'adresse que vous demandez : Agence d'Information Cinématographique, 2, Boulevard Baux, Marseille. Cette feuille est envoyée aux gens du métier et aux journaux.

Jean-Jacques B. à Lyon. -- Nous transmettrons votre lettre dès que cela sera possible. Nous ne pouvons vous dire pourquoi vous n'avez pas reçu de réponse du C. A. T. J. C. cela nous étonne, en tout cas, beaucoup. Essayez d'écrire directement à M. Paul Legros, directeur du Centre. Pour ce qui est de la Nicée votre scénario s'est certainement perdu, car un studio, n'a que faire d'un ouvrage de ce genre. Un studio n'est pas un producteur.

84 Rue de ROME
ANGLE RUE MONTGRAND

VENTE
TOUS BIJOUX
BRILLANT-ARGENTERIE-ORFÈVRE
MORLOGERIE

DAVOS
(au 84 Rue de Rome)
84 RUE DE ROME
MARSEILLE

le quart PESTRIN

(Eau Pétillante)

dans tous les Cafés

Josette P. à Mâcon. -- Nous ne pouvons vous répondre à la première question, car nous n'avons aucun renseignement au sujet d'Yvonne d'Arles. Claude Dauphin n'a pas d'enfants. Rosine Deréan a tourné entre autres dans Les Deux Orphelins, Aux urnes, citoyens, La Belle Marinière, Ce cochon de Morin, Le chien Jaune, Barranco, Marchand d'Amour, Lac aux Dames, Un Certain Monsieur Grant, Les Cinq Gentlemen Maudits et Gigolette.

Marie E. à Vichy. -- L'Ame de Bronze a été réalisé par Henry Roussel et interprété par Harry-Baur.

Andrée R. à Marseille. -- Vous pouvez écrire à Monique Thiébaud sur carte Interzone, nous ferons suivre.

Lydie C. à Marseille. -- Il est impossible, en ce moment, d'écrire à Marika Röck qui habite Berlin et qui est pensionnaire de la société U. F. A.

la plus importante
Organisation Typographique
du Sud-Est
MISTRAL
Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

Le Gérant: A. DE MABINI
Impr. MISTRAL - CAVAILLON